



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

FEUILLET DE ST SYMÉON

N°225 DIMANCHE DU PARDON
ET DU JUGEMENT DERNIER COMPLÉMENT 2024

Le présent feuillet complète les feuillets N° 3, 62, 115, et 168 des années précédentes que l'on peut télécharger aux adresses

- <http://saintsymeon.fr/feuillets2020/feuille003pdf>
- <http://saintsymeon.fr/feuillets2021/feuille062pdf>
- <http://saintsymeon.fr/feuillets2022/feuille115.pdf>
- et • <http://saintsymeon.fr/feuillets2023/feuille168.pdf>

Homélie du P. Boris Bobrinsky Le Jugement dernier 1985

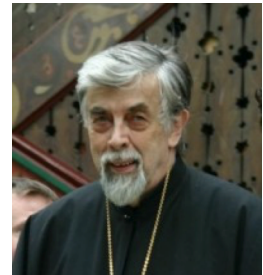
Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Depuis quelque temps déjà nous voyons venir ce dimanche où l'Église nous propose la lecture de l'Évangile du Jugement dernier. Et ce n'est jamais sans une certaine appréhension que nous préparons la prédication de ce jour. Il y a des thèmes plus joyeux. Nous ne pouvons pourtant pas effacer ce thème, nous ne pouvons pas l'oublier : il est là devant nous comme la parole même du Seigneur.

Si nous nous interrogeons en profondeur sur le contenu de ce discours de Jésus ou de cette parabole, comme on l'appelle, sur le jugement dernier, nous avons à nous interroger sur le sens profond et sur le noyau même de cette vision, sur le cœur de ces paroles de Jésus dans cette parabole. Et qu'est-ce qui est le plus important, qu'est-ce que Jésus veut laisser dans le cœur, dans la mémoire et dans l'intelligence du cœur de ses auditeurs et de nous tous à travers le temps et l'espace ?

S'agit-il de nous terrifier en nous présentant comme au Moyen-Âge, ce que byzantins ou latins avaient développé : une imagerie de l'enfer et des souffrances, et des tourments éternels, et de la malédiction des réprouvés ? C'est un mystère que cet enfer que nous localisons trop facilement et que nous attribuons à d'autres trop facilement aussi, s'agit-il finalement de cela ? Est-ce que le cœur de cette parabole n'est pas un appel lancinant et urgent du Seigneur, parce que les temps sont courts, la passion est proche, un appel lancinant à l'amour du prochain et un enseignement nouveau qui est celui de l'identification profonde de Jésus, du Fils de l'homme qui viendra avec gloire juger les vivants et les morts, de l'identification de ce Fils de l'homme avec le plus petit des pauvres. Avec le plus petit, le plus humble, le plus miséreux, le plus sot peut-être, le plus miséreux de nos frères, des frères qui sont là près de nous, près des portes de notre cœur et qui souffrent dans le silence, dans le mépris et dans le rejet.

Pourquoi dans les paroles du Fils de l'homme qui jugera les bons et les méchants, pourquoi n'est-il pas question de l'amour de Dieu, pourquoi n'est-il pas question de la prière, pourquoi n'est-il pas question de l'ascèse, du jeûne, de tous ces efforts spirituels



qui sont nécessaires pour nous purifier de nos passions, de nos péchés ? Il n'est question que d'une chose : nous ne serons pas interrogés sur notre foi mais sur l'accomplissement du premier commandement : « Tu aimeras Dieu de toutes tes forces, de toute ton âme, de tout ton cœur, de toute ton intelligence », et là nous sommes quelque fois dans l'incertitude et dans le doute, dans le trouble même parce que cette parabole n'en parle pas. Même si peut-être nous n'avons jamais toute la réponse, un élément de réponse à cette question est que cette parabole s'adresse précisément à nous, à nous autres qui sommes pieux, à ceux d'entre nous qui prient, qui croient en Dieu, qui accomplissent, qui cherchent du moins à accomplir le commandement d'amour, à nous autres qui prions, qui essayons du moins de prier, de jeûner, de vivre dans l'ascèse, mais qui oublions trop facilement le lien du premier et du second commandement. L'accomplissement de l'évangile gît dans le lien entre les deux, on peut aimer son prochain et oublier Dieu, et l'amour est vide, je vais en parler encore. On peut chercher à aimer Dieu et oublier son prochain, et alors l'amour de Dieu et la foi comme le dit St Jacques dans son épître, la foi est inopérante.

Par conséquent, nous pouvons quand même nous demander si cette parabole s'adresse à nous autres qui aimons, qui prions, qui sommes pieux, qui sommes croyants et pratiquants, pour employer les termes en usage, des termes que je n'aime pas trop, parce qu'on ne peut pas tout-à-fait opérer de divisions, où est la frontière entre la foi et la pratique, la foi entraîne à la pratique, ou elle est une foi morte, et la pratique qui n'est pas fondée sur la foi est une pratique extérieure. Et les non pieux, et ceux qui ne prient pas, et ceux qui ne pratiquent pas, peut-être même ceux qui ne croient pas, qu'en est-il d'eux ? Où sont-ils dans ce mouvement de Dieu ?

Là aussi j'ai deux éléments de réponse. Le premier est celui qui nous est fourni par St Paul dans le premier chapitre de l'Épître aux romains : Dieu jugera les hommes, ceux qui ne connaissent pas la révélation du Christ, il les jugera selon la conscience et selon la lumière de leur propre cœur. Nous n'avons donc pas, nous, à les enfermer dans un jugement de condamnation, nous devons les remettre à la miséricorde de Dieu. Mais il y a un autre élément de réponse, plus douloureux pour nous peut-être, plus brûlant, qui est celui-ci : je crois que souvent ceux qui sont en dehors des murs de l'Église, quelque fois du moins, quelque fois, aiment plus que nous et nous devons aussi parfois regarder et voir qu'en dehors de nos communautés chrétiennes, il y a quelque fois un véritable amour dont nous devons tirer un grand enseignement et que nous devons regarder avec humilité. Nous ne devons pas croire que parce que nous sommes dans la foi et la lumière du Christ, nous avons déjà réalisé notre vocation d'amour du prochain. Je pense que chacun de nous a rencontré dans son existence des êtres qui, pour une raison que nous ne pouvons comprendre et que nous ne comprendrons probablement jamais, sont loin de l'Église, loin de Dieu je ne dirais pas, loin de l'Église et qui pourtant aiment, sont miséricordieux et qui s'oublient eux-mêmes, et qui tendent la main et qui font le bien autour d'eux et qui rayonnent d'une bonté naturelle, bonté naturelle qui est toujours une émanation de la bonté de Dieu. Et par conséquent, il y a un contraste quelquefois entre cette bonté naturelle de ceux qui ignorent le nom du Christ et ne savent pas que leur secret intérieur est celui du Christ en eux, et nous autres qui sommes dans l'Église et qui souvent manquons d'amour, manquons d'amour en vérité. Et je crois qu'en début de ce carême qui approche, c'est certainement une des questions sur lesquelles nous devons nous interroger en profonde humilité, chacun en se frappant la poitrine de la main et en disant « Seigneur aie pitié de moi, pêcheur ! ». Je ne peux que moi-même me mettre humblement devant le jugement de Dieu et m'interroger aujourd'hui sur cette parabole, sur cette réalité : ai-je su tendre la main, reconnaître dans le prochain le visage du Christ

?

Mais enfin, et c'est sur cela que je voudrais terminer : comment faire pour que le premier commandement débouche sur le second ? Comment faire pour que l'amour de Dieu devienne un amour tellement brûlant en nous, tellement urgent, tellement fort, tellement explosif qu'il nous arrache à notre quiétude, qu'il nous arrache à notre tiédeur, qu'il nous arrache à notre confort spirituel, ecclésial, social et nous entraîne vers l'amour du prochain ? Eh bien comment faire aussi pour que nous soyons enfin capables de reconnaître dans le frère qui est à nos portes le visage du Christ. Cela n'est possible, bien sûr, que lorsque nous nous remplissons de l'Esprit nous-mêmes, lorsque nous nous remplissons du Christ à tel point qu'une coïncidence toujours unique, toujours nouvelle, toujours exclusive s'opère entre le Christ, qui est le Maître du ciel et de la terre, qui entre dans ma vie, qui entre avec moi, avec chacun de nous dans une relation unique à tel point que selon la parole de St Paul, « ce n'est plus moi qui vis mais le Christ qui vit en moi », il se superpose à moi entièrement. Et ici je me rappelle de la résurrection d'un enfant par le prophète Élisée qui s'est couché littéralement sur l'enfant malade, identifié à lui, collé à lui. Eh bien Jésus aussi se colle à nous, et nous à lui, de sorte que notre entendement devient l'entendement de Jésus, de sorte que l'amour de Jésus agit à travers nous. Alors il n'y a plus à chercher : l'amour de Dieu trouve son propre chemin, il se fraye un chemin jusqu'à notre cœur et il agit à travers nos mains, notre intelligence, notre action, notre vie. Alors nous n'avons plus besoin de nous préoccuper de programme d'action, de programmes sociaux, de programmes philanthropiques, tout cela découle d'une manière explosive, spontanée et nécessaire de notre vie. Dans la mesure, donc, où l'on aime, nous apprendrons et chercherons et voudrons nous identifier au Seigneur et lui à nous, et c'est pour cela que nous sommes ensemble, dans cette sainte eucharistie, dans l'Église, c'est pour cela que nous invoquons l'Esprit Saint, que la parole de Dieu, le Verbe de Dieu fait chair, entre en nous, par le pain et le vin consacrés, afin que notre propre vie devienne totalement transparente au Seigneur. Alors la puissance de l'Esprit agit en nous, alors nous passons naturellement dans un amour sans supériorité, sans condescendance, dans un amour humble envers nos proches, et nous reconnaissons alors le visage du Seigneur.

La dernière chose que je voudrais vous dire, c'est que ce jugement, dont il est question dans la parabole, reflète surtout un sentiment d'urgence, de nécessité, les temps sont courts. Ce jugement de Dieu n'est pas un jugement extérieur d'un potentat qui nous surplombe et nous écrase de sa puissance et de sa justice. Le jugement de Dieu est un jugement intérieur, inhérent aux choses, le bien que nous faisons, ou le mal que nous faisons, ou encore le bien que nous ne faisons pas, tout cela nous juge, le jugement découle, et l'enfer aussi découle de l'intérieur même de nos actions car Dieu lui-même n'est pas extérieur à nous, il est au plus profond de nous-mêmes et de nos actes pour les consumer et pour nous brûler d'amour, et c'est cela le plus grand.

Amen.

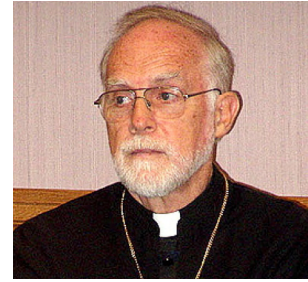
Le numéro 275 de Contacts est consacré à
Un grand pasteur et théologien le Père Boris Bobrinsky (1925-2020)"

Contacts : 61 allée du Bois de Vincin 56000 Vannes Tel 09 76 32 938

postmaster@revue-contacts.com

Site de la revue : <http://revue-contacts.com>

Homélie du P. Jean Breck Dimanche du Pardon 2022



Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

« *Si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, votre Père céleste vous pardonnera aussi ; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne pardonnera pas non plus vos fautes.* »

Ces paroles constituent à la fois une promesse et un défi, presque une menace. Jésus les a prononcés dans le contexte de son Sermon sur la Montagne, tel que saint Matthieu nous l'a transmis. Jésus venait d'offrir à la foule qui le suivait de précieux enseignements sur la vie spirituelle : comment faire l'aumône et comment prier, afin d'être plus fidèle à Dieu que les Pharisiens. Il continuera en parlant du jeûne, de la tentation de juger notre prochain, et des soucis de cette vie, auxquels Dieu répondra avec une abondance de soutien, de consolation et d'amour.

Voilà le contexte dans lequel nous est livré la parole sur le pardon d'autrui, ceux qui d'une manière ou d'une autre nous ont offensé, blessé ou autrement fait du mal. Et il nous est demandé dans tous les cas, sans exception, de leur accorder notre pardon. C'est précisément sur le fondement de notre pardon aux autres que Dieu à son tour nous pardonnera.

Juste avant de lancer ce défi, Jésus a encouragé ces disciples à prier en termes du Notre Père. Un élément essentiel de cette prière est la pétition « *Pardonne-nous nos offenses* », suivie de la qualification, normalement traduit, « *comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensé* ». Cette façon de rendre la qualification a tendance à obscurcir la portée de la phrase. Plus juste serait de la traduire, « *comme nous avons déjà pardonné à ceux qui nous ont fait du tort* », ceux qui dans le passé nous ont blessé ou fait du mal. Le petit mot « *déjà* » exprime le vrai sens de ce commandement. Car le pardon de Dieu dépend de notre disposition, de notre intention, voire de notre désir d'accorder à une autre personne le même pardon, la même compassion, que nous espérons recevoir de la part de notre Père céleste.

Pourtant, cela ne signifie nullement que nos gestes de pardon sont un prix à payer pour obtenir le pardon de Dieu. Le pardon ne s'achète pas. Il n'est pas « *mérité* » par nos gestes ou par un changement d'attitude de notre part. Le pardon que Dieu nous accorde est entièrement gratuit, et Dieu attend que notre pardon soit de même.

Mais à qui faut-il pardonner, et quelle forme ce pardon prendra-t-il ? En fait, il nous est demandé de pardonner à tous ceux qui nous ont blessé ou offensé d'une manière ou d'une autre, dans le corps, dans l'âme ou dans l'esprit. À tous ceux qui suscitent en nous une réponse ou un sentiment de jalousie, de colère ou de dégoût, nous sommes appelés à accorder le pardon, y compris à la personne la plus embêtante que nous connaissions...

Car le pardon ne consiste pas en un simple changement d'attitude. Il s'agit d'un changement du cœur, ce qui présuppose une transformation radicale de notre vision de l'autre et de notre disposition à son égard. Puis, une telle transformation exige que nous percevions dans l'autre l'image de Dieu, image de beauté ineffable propre à chaque être humain, même si, quelle qu'en soit la raison, nous le considérons comme minable, détestable, ou tout simplement désagréable.

Cela veut dire que le vrai pardon est une énergie spirituelle, un don de grâce par lequel Dieu réalise son propre pardon à travers nous. Tout comme l'amour, le pardon définit en quelque sorte la nature même de Dieu. Il a son origine en Lui. Voilà la raison

pour laquelle le pardon est capable de guérir et l'autre et nous-même. « *Dieu est amour* », nous dit saint Jean, mais Il est aussi la source et l'inspiration de tout véritable acte de pardon.

Pour le chrétien, offrir notre pardon à une autre personne, c'est d'abord demander à Dieu son pardon pour nous-mêmes. C'est reconnaître le fait que « *le Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont moi je suis le premier* », pour reprendre les paroles de l'apôtre Paul. Si je ne commence pas l'acte de pardon par la conviction que « *moi, je suis le premier des pécheurs* », tout geste de pardon que j'accorde à autrui n'est qu'hypocrisie.

Le pardon d'autrui et la réconciliation cherchée avec lui n'est pas la seule forme que le pardon doit prendre. Il est important que nous nous pardonnions aussi à nous-mêmes. Souvent nous portons en nous un fardeau de culpabilité ou de honte puisque nous refusons de nous pardonner nos propres erreurs. Un mot sot ou une action inepte, et nous nous trouvons suffoqués de gêne. Nous blessons notre conjoint ou un vieil ami, la relation avec la personne est mise en danger, et notre tendance est de nous justifier plutôt que de nous réconcilier avec elle, puisque c'est embarrassant d'admettre notre faute. Néanmoins, pour que l'injure soit guérie, il faut la reconnaître, la confesser et la lâcher une fois pour toutes. Nous avons bel et bien des raisons pour nous critiquer et nous corriger. Mais refuser de nous pardonner à nous-mêmes et de tout remettre entre les mains de Dieu, c'est nous tenir prisonnier de nos fautes. C'est refuser d'accepter la liberté que Dieu seul peut nous offrir, Lui qui seul est la source de tout pardon et de toute réconciliation entre ses enfants.

Aujourd'hui la plupart de nos paroisses et communautés monastiques pratique un rituel millénaire de pardon mutuel. À la fin de l'office des Vêpres, tout le monde s'avance vers le sanctuaire et vénère l'icône de la fête. Puis, chacun, l'un après l'autre, fait une grande métanie devant le prêtre et lui dit : « *Pardonne-moi, mon Père, et prie pour moi* ». Et le prêtre répond, « *Que Dieu te pardonne. Prie pour moi !* ». Le geste se poursuit, jusqu'à ce que chacun ait demandé à tous les autres : « *Pardonne-moi ; que Dieu te pardonne !* »

Certaines personnes se trouvent gênées par ce rituel. « *Pourquoi, se demandent-ils, est-ce que je dois offrir un mot de pardon à ceux que je ne connais guère ?* » Car en effet il arrive souvent que nous nous trouvions avec d'autres personnes qui nous sont quasiment inconnues. Nous les côtoyons, sans connaître leur nom, sans avoir la possibilité de les offenser ou d'être offensé par eux. Quel sens a un geste de pardon quand, pour autant que nous sachions, il n'y a rien à pardonner ?

La réponse en est simple et devrait être évidente. Tous ceux qui sont baptisés forment une communauté de foi et de vie. Par notre vie en Christ, nous sommes unis les uns aux autres par des liens de foi et d'amour qui font de nous un seul corps, une nouvelle création fondée sur l'amour et sur la prière commune. Peut-être que je ne sais pas le nom de la personne qui prie à côté de moi. Néanmoins, cette personne est mon frère ou ma sœur, un enfant de Dieu pour qui le Christ a sacrifié sa vie. Comme moi-même, elle porte en elle tout le poids de ses péchés, toute la douleur de ses manquements et de ses fautes. Comme moi elle a besoin de pardonner et d'être pardonnée. Ce rituel a donc une immense importance. Car c'est par nous que la personne peut entendre la voix de Dieu, qui lui assure que « *tes iniquités sont enlevées, tes péchés sont pardonnés !* ».

Amen.

P John Breck